

## LE TRAIN DES PENSÉES DE PIERRE

À la fin du mois de janvier, je retrouve Pierre chez lui pour qu'il me montre les pièces qui composeront l'exposition. Il m'explique, entre autres, que le dessin est générosité, don immédiat, partage.  
Je suis d'accord.

Si je savais dessiner, je n'écrirais pas un texte sur son travail, je dessinerais les trains de pensées qui partent de la tête de Pierre Mazingarbe. Il y en aurait des dizaines, fusant dans toutes les directions. Une couronne de trains. D'abord, parce qu'il n'y a rien de plus beau qu'un train qui, toutes fenêtres allumées, fend la nuit ou le vide. Ensuite parce qu'ils représenteraient la manière simultanée et claire dont Pierre est capable de dévider dix fils de réflexion à la fois, sans jamais se perdre, ni perdre son interlocuteur. Enfin parce que le train est – je cite Pierre – de bien des manières comparable au cinéma. On paie pour s'installer dans un siège et pour regarder, sans bouger soi-même, défiler des images avec l'exigence que ce défilé d'images nous transporte d'un point A à un point B. Le train et le cinéma partagent ce rectangle clair où un autre monde s'anime, ce cadre qui découpe régulièrement les œuvres de Pierre. Il y a deux espaces en un. Magie des rencontres – et fracas.

Empruntons un de ces train qui s'échappe de la tête de l'artiste. C'est celui qui entrera bientôt en gare de la Ciotat. En avançant de wagon en wagon – car si je savais dessiner, je m'amuserais moi aussi à multiplier les détails minuscules, de ceux qu'on ne voit qu'à la loupe ou qu'après des années d'observation – on rencontrerait des mondes différents, tous rassemblés dans les trains des pensées de Pierre.

Il y a un wagon uniquement peuplé de femmes, dont les visages dessinés encore et encore par Pierre sur ses story-boards se superposent en couches de feutre et d'aquarelle au-dessus de la chair réelle. Elles sont visages. Elles sont seins. Le reste se perd un peu dans l'obscurité. À l'exception d'un vagin qui traîne sur le sol, comme un poisson mort ou comme un oracle. Les femmes de ce wagon demandent le regard et se demandent comment être regardés. Les réalisateurs, regroupés dans le wagon voisin, passent souvent par ici. Ils ont des gueules d'enfer hurlantes ou des silhouettes mutiques. Ils se rêvent démiurges mais s'affichent parfois comme pantins aux mouvements mécaniques – bandaison, débandaison, bandaison, débandaison.

Parfois, ils se cachent derrière les sièges pour observer les actrices qui savent très bien qu'ils sont là. On joue au voyeurisme et à l'exhibition.

Il y a un wagon d'objets volants, on y avance en écartant de son visage les paires d'ailes qui battent aux côtés des compteurs. On voit les fils qui les animent. C'est un trucage. On décide alors de plisser les yeux. Les fils disparaissent. Dans ce wagon ne viennent que les gens qui veulent croire à la possibilité de voler. Dans les nouvelles comètes qui s'abritent ici, se trouvent également de dangereux frisbees-scie et des boules de pétanque galactique. Ça se cogne contre les parois. Si on les libérait, tous les objets volants mettraient probablement cap sur la Lune, pour y rendre un hommage à Méliès.

Il y a un wagon de créatures de l'ombre. Taches d'encre. Magma mouvant. Elles émergent du néant, jamais entières. Tête de Cerbère montée sur tige, tumescence d'un cavalier d'échecs, visages qui ne sont formés que de trous. Effrayantes et complices. Elles sont la preuve que rien n'est figé, que même un dessin bouge. Qu'une gravure peut être son propre zootrope, et son propre cinéma.

Il y a le wagon des caméras. Elles sont partout, déroulant leurs tentacules organiques et leur technologie à périscope et boulons, comme un fantasme de Nautilus. Elles ont des racines et des mains, des pénis perforateurs et des sexes ouverts. La caméra est un objet duel, elle semble parfois attaquer le monde et parfois protéger le réalisateur. Épée-bouclier qu'on ne sait trop dans quel sens prendre.

Plus loin, au bout du couloir, il y a le wagon-bar. On y boit des fluides. Du lait brillant. Du sang. Des larmes. On y boit des jets de choses. Ça tient difficilement dans les verres. Il s'y déroule des parties effrénées de lapin-carotte. Je ne connais rien de plus jouissif que d'inventer des jeux.

À l'avant du train, la locomotive n'a pas de phares mais le faisceau d'un projecteur.

Bientôt elle crèvera l'écran et dans la salle, les spectateurs hurleront – en partie par plaisir d'avoir peur.

Ainsi sont les trains qui partent de la tête de Pierre.

ALICE ZENITER  
*écrivain*